

Trois manières de déclarer l'amour : les trois femmes du *Lanzelet* d'Ulrich von Zatzikhoven

Adapté à la fin du XII^e siècle à partir d'un roman anglo-normand dont on n'a pas de trace, le *Lanzelet* d'Ulrich von Zatzikhoven¹, très différent du *Lancelot* français, a pour héros un jeune chevalier qui connaît successivement par trois fois le mariage. Ces trois étapes de sa carrière suivent une gradation que manifestent les déclarations d'amour qui accompagnent les trois amours du héros.

A peine sorti du royaume aquatique de sa mère, la dame du Lac, à peine instruit par un jeune écuyer des rudiments de l'équitation (v. 492-499), le jeune héros rencontre deux chevaliers qui se livrent un combat acharné, Orphilet et Kurâus. Souhaitant mettre fin à ce combat, Lanzelet propose son aide à l'adversaire de celui qui refusera de cesser le combat. D'un commun accord, les deux chevaliers renoncent à poursuivre leur lutte sans merci. Les deux chevaliers renseignent alors le héros sur la nature des relations qu'entretient avec ses hôtes le seigneur du château qu'ils savent proche. On reconnaît là le motif des « donateurs » tel que Propp le définit dans sa « morphologie » du conte merveilleux : le héros doit y régler un conflit qui oppose tantôt deux tantôt trois adversaires². Voici donc le héros associé dans cette partie du récit à deux autres chevaliers. Il est en soi remarquable

1 — Ulrich von Zatzikhoven, *Lanzelet*, K.A. Hahn, Francfort, 1845, reprint W. de Gruyter, Berlin, 1965.

2 — V. J. Propp, *Morphologie du conte*, trad. par Cl. Ligny, Paris, 1970. Il s'agit des fonctions XII, 6 et XIII, 6 du schéma proppien.

que l'auteur définisse Lanzelet comme le troisième participant de l'affaire, *der dritte hergeselle* (v. 696), et c'est en trio que nos chevaliers arrivent au château de Môreiz, lieu de la première aventure du héros. Reconnaissons ici d'emblée le reflet de cette antique tradition indo-européenne qui fait du champion l'élément troisième d'un ensemble cohérent³, ainsi que la structure archétypale du conte des trois frères, dans lequel le cadet de trois fils réussit là où ses frères aînés échouent⁴.

Or c'est précisément ce qui arrive au jeune Lanzelet. Le seigneur du château, Galagandreiz, a pour fille unique une très jolie demoiselle prise d'un irrésistible besoin d'amour physique, besoin qui la rend audacieuse.

diu minne tet ir alsô wê
und twanc si des mit ir gewalt,
daz siu muoste werden balt (v. 880-882).

La nuit venue, la jeune fille vient en effet rejoindre à la dérobee les trois chevaliers couchés dans une même chambre (v. 849-857). Elle a échappé à ses suivantes (v. 878-879) ; elle s'est faite belle (v. 858-859) et vient chercher apaisement à son tourment (v. 900-901). Poussée par un impérieux désir, prise de frénésie amoureuse, la jeune fille va tenter de séduire successivement chacun des trois chevaliers.

Le premier sur lequel elle tombe est Orphilet. Notons aussitôt que l'auteur l'a caractérisé d'emblée, dès sa première apparition dans le récit, par la beauté qui le distingue : il est le bel Orphilet, *Orphilet, der schoene* (v. 687-688), parti courir l'aventure pour l'amour de son amie (v. 688-689). La déclaration d'amour qu'il s'attire occupe plus de 120 vers (v. 902-1025). Dans une sorte de préambule, la jeune fille s'étonne d'abord du silence des trois compagnons, car, dit-elle, de bons chevaliers doivent converser avec les dames (v. 905-913). Elle aborde alors aussitôt le sujet qui l'occupe, l'amour, source d'exquise douceur aux dires de certains (v. 914-920), de maux et de déraison aux dires de son père (v. 921-932), pour qui l'amour consume le monde comme le feu de l'âtre et qui ne veut pas qu'elle prenne mari (v. 934). Mais elle a décidé de faire comme les autres femmes et de connaître l'amour (v. 935-940).

3 — Voir notre article « Trita, Bôdhvar et Tristan : le tueur de dragon et les images du triple », in *Le dragon dans la culture médiévale*, Wodan 39, Greifswald, 1994, pp. 57-64.

4 — A. Aarne et S. Thompson, *The Types of the Folktale. A Classification and Bibliography*, Helsinki, 1961, pp. 88-92.

Il s'ensuit alors un dialogue en deux temps, ponctué par deux refus d'Orphilet. Ce dernier regarde en effet la pucelle et lui demande ce qu'elle veut (v. 941-943). Prenant aussitôt l'initiative, la jeune fille lui propose précipitamment de prendre l'anneau d'or qu'elle lui tend (v. 944-945). Craignant qu'elle ne se moque de lui, Orphilet refuse le cadeau, car, dit-il, il ne s'est pas mis à son service pour le mériter (v. 946-949), à l'inverse, pense-t-il sans doute, de l'amour de sa dame, qu'il veut mériter par ses combats. Orphilet, on le voit, réagit en parfait chevalier au service d'amour d'une dame. Devant ce refus poli, la pucelle insiste ; elle n'a pas fait l'offre à la légère et ne se moque pas : il doit la délivrer de son tourment et de la surveillance qu'on lui impose (v. 950-954). Bref, il doit prendre l'anneau, la prendre elle-même et tout ce qu'elle pourra lui donner :

durch friuntschaft nim ditz vîngerlîn
und dar nâch mich und al daz mîn,
swaz ich dir zuo gefüegen mac (v. 955-957).

La pucelle s'offre donc. Orphilet, une fois encore, est pris d'épouvante, *Orphilet dâ von erschrac* (v. 958), songeant qu'il devra, s'il commet cette déloyauté, affronter en combat Galagandreiz, puisque telle est, à ce qu'il sait, l'habitude de l'hôte (v. 958-961). Tentant de reprendre l'initiative, Orphilet revient à ce qu'elle a dit pour, dit-il péremptoirement, lui dicter sa conduite (v. 962-965) : si elle avait vraiment envie de l'aimer, il n'y répugnerait pas et l'emmènerait volontiers, mais il n'en est pas question pour l'instant (v. 964-970). Alléguant ne pas refuser par goût ni par principe, il espère, par ce refus habile, poli, mais ferme, la calmer en la flattant.

La pucelle ne se tient pas pour vaincue. Prenant cette fois d'autres moyens d'obtenir ce qu'elle veut, elle persiste et revient de plus belle à la charge (v. 972-1007). Sans ambages, la jeune fille vante sa personne ; ses qualités d'abord : elle est bien élevée, de bonnes manières (v. 973-976) ; ses charmes ensuite : qu'il la regarde ! Elle est belle de corps, elle est une femme superbe :

schowe mînen schoenen lîp,
ich bin ein ritterlîchez wîp (v. 977-978).

Elle est même, pourrait-on dire, une occasion unique, car elle fait là, souligne-t-elle, ce qu'aucune autre femme ne fera jamais, puisqu'elle lui demande expressément de l'aimer (v. 979-982). La pucelle, après s'être offerte au regard, dirige à présent son regard vers Orphilet et, admirant à son tour ses charmes, fait son

éloge. Qu'elle veuille ou non le flatter pour mieux se le gagner, la jeune fille précise qu'elle s'offre à lui précisément parce qu'il est beau. L'argument est ici parfaitement fonctionnel et d'autant plus approprié qu'Orphilet est connu pour sa beauté : à ce qu'elle observe, dit-elle, jamais elle n'a vu un homme plus digne de voir une jolie femme risquer pour lui son honneur et sa vie (v. 986-989). Nous sommes là dans le registre de la convoitise charnelle : la pucelle se montre et regarde avec gourmandise, avec satisfaction le bel homme qui est couché là.

Après avoir ainsi fait jouer ses charmes, la pucelle revient alors à sa requête, qu'elle pense renforcée par ce détour du regard : qu'il la délivre du tourment qui l'opprime, et elle le comblera de richesses comme jamais elle ne l'a fait avec aucun des siens (v. 990-995). A cet appel réitéré à l'appât des richesses, la jeune fille ajoute l'appel au plaisir : si les femmes lui ont donné jamais quelque plaisir, il ne doit pas avoir peur de se donner à elle (v. 996-998). C'est à la fois la reprise du thème de la peur, très présent jusqu'ici, et la reprise inversée du propos qu'elle tenait quelques vers plus haut : elle se donnait à lui ; il doit se donner à elle. Il ne lui reste plus qu'à conclure par la remarque que bien des chevaliers courent le monde pour de moins belles et de moins riches qu'elle (v. 999-1003). Après cette riposte de choc, cumulative des arguments visant à susciter l'envie des appâts du gain et du corps, la pucelle, qui a joué son va-tout, fait appel à l'initiative d'Orphilet : il doit passer aux actes. Après l'avoir incité au regard, elle l'incite donc au toucher, au contact. Il doit lui dire sa décision et lui baiser ardemment la bouche :

helt, nim zuo dir selben, rât,
 küsse güetlichen mich [...]
 und tuo mir dînen willen kunt (v. 1004-7).

Elle le lui revaudra, ajoute-t-elle, en se mettant à son service, *ich gedien ez immer umbe dich* (v. 1006), ce en quoi le personnage exécute une double inversion du schéma traditionnel de la requête d'amour, d'abord en inversant les rôles, puisqu'elle veut le servir alors que c'est au chevalier de servir la dame ; ensuite en inversant le sens de la séquence des composantes du service d'amour, puisqu'elle commence par se donner pour servir ensuite son chevalier, alors qu'il appartient au chevalier de la servir d'abord pour mériter ensuite qu'elle lui cède et se donne à lui. Avec cette initiative féminine, nous sommes dans le cadre celtique tel que l'illustrent les récits irlandais, à l'inverse, donc, du code chevaleresque, ce que l'auteur sent bien, car il sait ajouter

quelques vers plus loin, lorsque le tour sera venu à Kurâus, que jamais homme ne fit plus sérieuse requête auprès d'une femme, ce que seul peut justifier l'impérieux désir qui la tourmente :

diu vrowe hete den gedanc,
wan si diu minne sêre twanc,
daz sin warp umb sînen lîp,
daz nie man durch kein wîp
gepflac sô ernstlicher bete (v. 1029-33).

Mais Orphilet refuse à nouveau en exprimant par deux fois les craintes qu'il nourrit (v. 1008-21). En trois phrases brèves, presque sèches, le chevalier inflige à la belle sur un ton très décidé un refus sans appel : il veut garder sa foi et craint pour son honneur ; elle doit donc y renoncer (v. 1009-1011). Et s'il lui prenait l'audace de toucher à elle, s'il parvenait à affronter Galagandreiz sans le tuer, il ne s'en sortirait pas sans écoper un an de prison pour châtiment de son infâmie :

torst ich an iuch erbalden,
daz ich iuern vater niht verlûr,
ein harnschar ich dar umbe erkûr,
daz ich gevangen waer ein jar (v. 1012-15).

Orphilet craignait la mort, il redoute aussi l'infâmie : toujours cette expression de la peur, *ich fûrhte* (v. 1009), *torst ich erbalden* (v. 1012), ce chevalier n'est pas téméraire ; il n'ose ici rien entreprendre. Peut-être faut-il voir dans ces derniers vers un écho du *Lancelot* de Chrétien. Le héros y accepte de monter sur la charrette d'infâmie des condamnés pour l'amour de Guenièvre ; Lanzelet, tout au contraire, renonce, épouvanté à l'idée d'une peine de prison qu'il encourrait s'il prenait la belle. Cette dernière réplique que ce serait certes une folie de le faire, mais l'amour ne recule pas devant un acte de déraison. La voici donc du côté de Lancelot. Jamais, dit-elle, ne connaîtra la vaillance celui qui jamais ne fait une folie pour l'amour d'une femme :

er gewan nie manlîchen muot,
der niht toerlîche tuot
etswenne durch diu wîp (v. 1017-19).

Orphilet est certes beau, mais il n'est pas vaillant. Il déclare alors sans détours qu'il ne veut pas mourir pour elle :

ich enwil durch iuch ersterben niht (v. 1021).

Furieuse, elle se détourne de lui sans avoir pu satisfaire son désir d'amour (v. 1022-25). On le voit, le bel Orphilet a refusé par peur, qu'il cache sous les motifs de la crainte de la déloyauté (v. 960-1011) et du déshonneur (v. 969, 1012-15), car la prendre serait jouir d'un bien qu'il n'a pas mérité (v. 948). Ces termes dépréciatifs font toutefois apparaître sous un jour manifestement négatif l'acte que Lanzelet, lui, n'aura aucun scrupule à commettre.

Pour bien comprendre la valeur de cette première déclaration d'amour si directe et si franche, il n'est que de la comparer avec un épisode très semblable du *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, œuvre dont on a toujours su voir combien elle était proche du *Lanzelet*. Dans la *Vorgeschichte* du roman, Wolfram évoque tout autant par trois fois le motif du mariage du père du héros, Gahmuret. Pour la première occurrence, il s'agit de la rencontre, et sans doute de la liaison du héros et de la reine de France, Ampflise. Elle fut en effet la première à s'occuper de Gahmuret, à lui apprendre le raffinement du service de la dame et à lui fournir toute la richesse dont il avait besoin lorsqu'il était jeune et pauvre (95, 1-4)⁵. On sait que Gahmuret épousa ensuite Belakâne, la reine noire dont il libéra le royaume, puis que la victoire au tournoi de Kanvoleis le mit dans l'obligation d'épouser la reine Herzeloyde. Avant de s'y résoudre, Gahmuret doit choisir entre les trois femmes. La reine Ampflise, devenue veuve, envoie en effet à Kanvoleis des messages chargés de remettre à son chevalier de toujours une lettre. La déclaration d'amour qu'elle contient rappelle en tout point les propos de la fille de Galagandreiz. Brûlante d'amour et de sensualité (76, 23-30), la lettre explique que la reine, qui se voit la plus belle, ne redoute la comparaison avec aucune autre (77, 11-18). Au héros, elle offre, elle aussi, un anneau d'or ainsi que sa propre personne et lui fait porter en cadeaux quatre coffres pleins de pierreries (94, 27-28). En empruntant le rôle de la femme sensuelle et tentatrice au personnage du même nom de la *Chanson d'Aspremont* et son rang à cette autre reine de France qu'est dans les *Narbonnais* Blanchefleur, l'unique fille d'Aymari, cette épouse du roi Louis prise de frénésie amoureuse, Wolfram classait le personnage d'Ampflise parmi ces figures que G. Dumézil appelait de troisième fonction, celle de la volupté et des richesses dont la figure emblématique était chez les Scandinaves la déesse Freyja, marquée par un tempérament très impétueux⁶. Et telle est bien la

5 — Wolfram von Eschenbach, *Parzival*, K. Lachmann, Berlin-Leipzig, 1926.

6 — Voir notre ouvrage, *Structures littéraires et tripartition fonctionnelle dans le « Parzival » de Wolfram von Eschenbach. La quête du Grâl*, Paris, 1993, pp. 39-44.

valeur du personnage de la fille de Galagandreiz, tel est bien le sens de la déclaration qu'elle fait à Orphilet, marqué par la beauté — autre composante de la même troisième fonction — et qu'auraient plus fléchi l'appât des richesses et les charmes de la jeune fille. Marqué tout autant par la peur d'affronter Galagandreiz, Orphilet se voit reprocher son peu de vaillance, trait spécifique de ces personnages de troisième fonction dont le très couard sénéchal d'Irlande donne un si bel exemple dans la matière de Tristan.

Après ce premier refus, la jeune fille s'adresse au chevalier suivant, Kurâus. Il est remarquable que l'auteur l'ait dès sa première apparition caractérisé par sa vaillance. A la beauté emblématique d'Orphilet s'oppose ainsi le cœur vaillant de Kurâus, *mit dem küenen herzen Kurâus* (v. 684). Orphilet combattait pour l'amour de son amie ; Kurâus, lui, combat pour conquérir la gloire et prouver son intrépidité, *durch ruom und durch vermezzenheit* (v. 686). Toujours étreinte par le désir, la jeune fille va pour la seconde fois requérir d'amour un chevalier, comportement si insolite que l'auteur en souligne ici encore l'étrangeté (v. 1028-33). Après ce bref résumé de la motivation du personnage, Ulrich place dans la bouche de la jeune fille une déclaration dont l'accent est tout autre. Elle sait certes glisser dans son argumentation qu'elle est une jolie pucelle, *ein schoene maget* (v. 1041). Si Kurâus, dit-elle encore, aime les femmes qui savent s'occuper de lui, elle sera, à ce qu'elle voit, récompensée de l'avoir (v. 1042-45), vers qui renvoient une fois encore au double jeu du regard, celui qu'elle s'attire en vantant ses charmes et celui qu'elle dirige vers l'homme convoité. Mais ce motif, si largement développé pour le bel Orphilet, n'occupe ici que bien peu de place. Par un significatif déplacement d'accent, cette seconde déclaration porte essentiellement sur la vaillance de Kurâus, sur cette qualité qu'Orphilet justement n'avait pas su montrer. La jeune fille ne manque donc pas d'à propos et sait ce qu'elle fait.

Elle déclare ainsi d'emblée à Kurâus qu'un chevalier qui toujours fit prouesse sans égale ne peut en aucune manière avoir peur de s'attaquer à une femme (v. 1034-35). Elle sait en effet par ouïe-dire qu'il est un parangon de vaillance :

ich wil dir waerliche sagen,
daz ich rehte hân vernomen,
wie du bist vollekomen
an der manheite dîn (v. 1036-39).

La pucelle avait pu constater *de visu* la beauté d'Orphilet ; ici, elle connaît de réputation sa vaillance ; elle peut donc pour chacun cibler son propos sur la valeur qui le marque. Que Kurâus fasse donc preuve de sa bravoure, s'écrie-t-elle, en aimant la jolie pucelle qu'elle est (v. 1040) — *tuo dîn ellen an mir schîn* ! Certes, son père, qui croit ne pouvoir vivre sans elle, lui interdit les hommes (v. 1046-47), mais cela l'a incitée à faire elle-même la demande plutôt que d'attendre qu'un homme se décide à se battre pour elle (v. 1049-52). Elle l'a donc choisi, car elle le sait bien né, endurant, capable de tout affronter (v. 1054-55). Pour vrai, jamais elle n'aura pour un autre plus de penchant que pour lui (v. 1056-57).

Kurâus répond d'abord qu'elle a bien raison de s'adresser à lui, car, dit-elle, c'est pour de vaillants chevaliers qu'elle doit avoir en effet du penchant (v. 1058-59). Comme Orphilet, il reconnaît certes qu'il la prendrait avec le plus grand plaisir (v. 1062-63). Mais il respecte son père Galagandreiz pour la confiance qu'il lui a faite (v. 1060-61) et préfère s'attirer les reproches de la belle plutôt que de perdre son âme, *ê ich mîn heil geschende* (v. 1066). Toujours il déplorera auprès de Dieu d'avoir eu à donner l'impression de renoncer à la prendre par couardise (v. 1067-68). Orphilet avait peur et se réfugiait derrière l'argument de l'honneur, *êre* ; Kurâus, lui, n'a pas peur de se battre — il est un parangon de vaillance ! —, mais craint de perdre son âme : au premier un scrupule vis-à-vis de l'honneur chevaleresque, au second le scrupule vis-à-vis de Dieu et de la religion. Chacun choisit donc pour échappatoire un argument qui renvoie aux valeurs du niveau supérieur, la chevalerie pour le bel Orphilet, le sacré pour le vaillant Kurâus. Et c'est une manière encore de noter de manière dépréciative ce qui sera l'attitude, toute opposée, de Lanzelet. Kurâus conclut sa réponse par un refus net et définitif en la priant laconiquement de ne plus s'occuper de lui :

dâ von lâz mich ûz dîner ahte (v. 1069).

Croyant que la proposition de la belle n'était qu'un jeu, Kurâus se couvre le visage et se cache sous ses draps (v. 1070-71).

La belle commence à avoir honte et trouve bien étrange qu'on se refuse ainsi à elle (v. 1072-75). Comme le désir l'étreint toujours, elle se hâte auprès du troisième chevalier (v. 1082-83). Mais elle n'a pas cette fois-ci à lui faire une déclaration, car, se dit-il en la voyant s'approcher, ce serait, par Dieu, une belle aubaine si elle allait jusqu'au bout de sa démarche — c'est en effet son tour :

herre got der guote,
 ist mir diu saelde beschert,
 daz diu vrowe volleveret,
 des muoz ich immer vreude hân (v. 1078-81).

A l'inverse des deux cas précédents, la belle n'a pas à prendre l'initiative. Lanzelet se lève en effet d'un bond et lui explique qu'elle n'a pas à le requérir d'amour (v. 1089), car il va de bon coeur se mettre à son service (v. 1088). Il préférerait mourir plutôt que de la laisser repartir et déclare ignorer superbement les tracasseries auxquels son comportement, fut-il répréhensible, pourrait l'exposer (v. 1090-93), car rien de plus agréable ne pourrait lui arriver (v. 1094). Bref, elle est pour lui comme pour Dieu la très bien venue (v. 1086-87). Cette déclaration du héros est d'importance à maint égard et mérite qu'on la cite dans son entier :

du solt willekomen sîn
 dem rîchen got unde mir.
 ich wil gerne dienen dir.
 du endarft umb mich niht werben.
 zehant wolt ich ersterben,
 ê ich dich hinnen lieze.
 swie ich es missenieze,
 daz wil ich allez übersehen.
 mir enmohte lieber niht geschehen (v. 1086-94).

Notons d'abord que le plaisir escompté (v. 1094) est aussi vif que la satisfaction à laquelle Orphilet (v. 965-966) et Kurâus (v. 1062-63 et 1067-68) durent à regret renoncer. Mais Orphilet redoutait le combat et concluait sa dérobade par le refus de la mort pour elle (v. 1020-21), alors que Lanzelet ne doute pas un instant que Dieu est avec lui puisqu'il l'invoque par deux fois, la première pour que le Dieu de bonté exauce son souhait de voir s'approcher la belle (v. 1078), la seconde pour affirmer que le Dieu de puissance lui donne comme lui-même la bienvenue (v. 1086-87). Dieu est ainsi à ses yeux tout autant du côté de la belle que de son propre côté ; Dieu à ses yeux favorise leur commune entreprise. Orphilet avait peur, Kurâus avait eu des scrupules ; Lanzelet ne ressent ni peur ni scrupule ni non plus moins d'envie d'aimer la pucelle. Le héros réussit ainsi là où les deux premiers échouaient et, mettant de son côté le plaisir, la vaillance et Dieu, allie en sa seule personne l'exigence attachée à chacune des trois fonctions duméziliennes.

Notons enfin que, ce faisant, Lanzelet rétablit le schéma traditionnel de la requête d'amour chevaleresque en ravissant l'initia-

tive à la belle et en déclarant vouloir la servir (v. 1088), alors qu'elle annonçait vouloir servir Orphilet après s'être donnée à lui (v. 1006). Le héros remet ainsi les choses à leur juste place. Il ne reste plus alors à Lanzelet qu'à s'exécuter. Il prend la belle dans ses bras et l'aime incontinent, au grand désagrément de ses deux compagnons (v. 1096-1100). Le héros prend la belle de la manière la plus charmante et connaît avec elle les délices de l'amour, jamais femme n'ayant goûté plus belle nuit avec un jeune homme (v. 1102-1108). Lanzelet affrontera le lendemain Galagandreiz au couteau, le tuera et se gagnera ce faisant femme et seigneurie. Bonheur bien éphémère, puisque le héros, à ce qu'ajoute l'auteur, jamais ne put oublier que la belle vint à lui en dernier, grief qu'il lui tait, certes, mais qu'elle paiera bientôt :

doch enmoht er vergezzen nie,
daz siu ze jüngest zuo im gie.
daz versweig er sie dâ,
sin engalt es aber anderswâ (v. 1109-1112).

Lanzelet, qui ne sera pas recréant d'armes, songe en effet qu'il est resté déjà trop longtemps à Môreiz ; il revêt son armure et quitte les terres de la belle sans que personne ne sache ce qui le prend (v. 1357-72).

Lanzelet parvient devant un château qui, comme bien des lieux de chevalerie, exige le respect d'une coutume. Tout chevalier qui s'approche doit en effet porter en signe de paix un rameau d'olivier (v. 1378-82). Les gens du château assaillent quiconque approche sans respecter la coutume, ce qu'ignore Lanzelet (v. 1393). Le lecteur pressent que ce second épisode est d'une tout autre nature que le premier. Nous sommes à Lîmors dans la sphère de la guerre. De fait, les chevaliers du château sortent précipitamment de la forteresse et assaillent Lanzelet, qui se défend avec la plus grande vaillance (v. 1397-1443). Trop inégal, le combat menace de mal finir, mais voici qu'arrive la fille du châtelain, Ade, qui d'emblée déclare au héros qu'elle le veut pour ami, car elle admire sa vaillance (v. 1493). Comme le lecteur l'apprend plus tard, Lanzelet lui a plu dès le premier abord (v. 2174-75). Lorsqu'on lui ôtera ses armes, elle l'admirera fort, car jamais on ne vit plus belle créature : Ade sera donc très heureuse de l'avoir sauvé (v. 1585-93). Elle le prend sous sa protection (v. 1488-89), sans trop savoir, ajoute-t-elle, pour quelle raison elle le fait ; c'est en fait son cœur qui lui en donne l'audace :

doch enweiz ich wâ von ich ez tuo ;
mîn herze beldet mich dar zuo (v. 1499-1500).

C'est bien peu pour une déclaration d'amour. Femme décidée, Ade agit et parle peu. La fille de Galagandreiz s'offrait au héros, Ade offre son assistance parce qu'elle a besoin de lui : la motivation n'est pas la même. L'auteur ne cesse de souligner que le héros, sans l'aide d'Ade, eût été perdu (v. 1586). L'oncle de la belle, Lînier, est en effet fort courroucé par la présence de Lanzelet et veut le mettre à mort (v. 1603-21). Ade obtient alors qu'il l'épargne (v. 1622-24). L'oncle le fait mettre au cachot ; Ade, une nouvelle fois, le sauve de la mort en lui faisant porter secrètement de la nourriture (v. 1680-1700). La jeune fille explique alors au héros l'aventure que propose Lînier. Lanzelet, qui estime ne pas avoir grand chose à perdre, décide de tenter l'aventure ; Ade persuade son oncle de le libérer à cet effet en se portant caution pour lui (v. 1710-1848). On voit qu'Ade aura par trois fois sauvé Lanzelet de la mort. Telle l'Iseut guérisseuse, Ade soignera après sa victoire le héros gravement blessé, non sans lui avoir rappelé la dette de reconnaissance qu'il a envers elle (v. 2126-2238).

Le héros devient ainsi pour la seconde fois l'époux d'une donnesse de pouvoir. Accompagné par son épouse, Lanzelet connaît ensuite l'épisode de Schâtel le mort. En ce château réside Mâbûz, le fils de la fée du Lac qui avait enlevé Lanzelet. Ce Mâbûz est un couard dont Iweret avait ravi le royaume. Par la magie des lieux, toute personne qui entre au château connaît par contrainte la plus complète couardise (v. 3541-47). Mâbûz désarme Lanzelet, qui n'oppose aucune résistance (v. 3620-37). Exaspéré par la couardise de son époux, Ade décide de ne plus suivre Lanzelet et disparaît de la scène. Les deux premiers mariages du héros reproduisent donc le même schéma, mais inversé : Lanzelet quitte l'héritière de Môreiz qui avait manqué à la pudeur féminine ; Ade quitte Lanzelet qui a manqué à l'éthique chevaleresque par sa soudaine couardise. Le héros, certes, est disculpé par l'aspect magique et contraignant du maléfice, mais le manquement n'en est pas moins situé, comme l'ensemble de ce second épisode, dans la sphère de la vaillance et des armes. Il est significatif qu'Ade ait pris Lanzelet pour sa vaillance et qu'elle le quitte quand la vaillance l'abandonne. Elle l'avait, par intérêt autant que par inclination (v. 2246-47), sorti de son cachot, elle le laissera dans les cachots de Mâbûz quand, devenu couard, il ne lui sera plus d'aucune utilité. Le désir marquait l'aventure de Môreiz ; l'intérêt, le besoin d'une assistance guerrière marque l'aventure de Lîmors.

Lanzelet parvient alors à Dôdône, chez le roi Iweret, souverain de trois royaumes. Or tout autre est la manière dont Iblis, la fille héritière d'Iweret, et Lanzelet se cherchent et se trouvent. La fille de Galagandreiz avait pris pour l'aimer incontinent le premier homme qui lui était tombé sous la main. Ade s'était en quelque sorte acheté le consentement du héros en le sauvant par trois fois et en lui soignant ses blessures. Une femme l'avait pris, une autre se l'était acquis. Il en va tout autrement avec Iblis. Elle est d'abord la première à mériter l'éloge de sa beauté et de ses qualités, éloge appuyé qui la place d'emblée au-dessus des deux autres (v. 4015-64). C'est en outre un songe prémonitoire qui destine Lanzelet à Iblis, car cette dernière, la veille du combat contre Iweret, rêve du jeune homme. Séduite par la beauté et par la bonté du héros, Iblis devient d'emblée amoureuse de Lanzelet et décide que ce sera l'homme de sa vie (v. 4215-74). Elle court donc le retrouver au matin près du tilleul, lui raconte son rêve et voudrait le dissuader du combat (v. 4293-4309). Devant son refus, Iblis, désespérée, oublie devoir et réserve et propose à Lanzelet qu'il l'enlève (v. 4329-41), ce qu'il refuse, car il veut se la gagner dans l'honneur (v. 4346), en respectant le contrat qui lui donnera la fille et le royaume en cas de victoire (v. 4287-89, 4349-52, 4461 et 4570). L'auteur reprend donc le raisonnement tenu par la fille de Galagandreiz : rendue folle par le désir, elle avait demandé au vaillant Kurâus de l'enlever, ce qu'il avait refusé : Iblis est tout autant rendue folle, mais par l'amour (v. 4329-40), et Lanzelet sait lui résister, ce qu'il n'avait pas su faire à Môreiz. Il est vrai que le combat proposé par Iweret représentait un contrat, ce qui n'était pas le cas à Môreiz. Il est néanmoins clair que le héros se gagnera la belle dans l'honneur à Dôdône, alors qu'il plane sur l'épisode de Môreiz le soupçon d'un acte déloyal.

Tout comme Iblis, Lanzelet est d'emblée séduit par la beauté de la jeune fille et lui déclare son amour (v. 4275-92). Il dira lui-même plus tard qu'il l'a voulue pour femme qu'il l'a voulu pour femme dès le premier regard (v. 4580-83). Il y a donc ici pour la première fois choix partagé, commun amour, commune décision et mutuel consentement. Brûlée par le sentiment amoureux, Iblis exhale une longue plainte d'amour lorsque Lanzelet persiste à vouloir affronter Iweret (v. 4376-99). A la sensualité exacerbée de l'héritière de Môreiz s'oppose donc l'amour d'Iblis. La première offrait son corps, Ade offrait son aide, Iblis offre son amour. A la séduction succédaient l'inclination intéressée puis le sentiment amoureux. A la femme de corps succédaient ainsi la femme d'action, puis la femme de cœur. Une fois Iweret vaincu,

les deux jeunes gens décident de ne plus se quitter (v. 4616-21). Voici Lanzelet parvenu à l'apogée de sa carrière. Après avoir épousé les héritières de deux seigneuries sylvestres, le héros connaît une quadruple royauté. Une messagère de la dame du Lac surgit en effet et lui révèle à la fois son nom et son lignage (v. 4674-4737). Outre les trois royaumes d'Iweret, il se sait à présent fils de Pant, roi de Genewîs (v. 4710-11).

Reste enfin l'épisode de Plûris. Une reine y offre sa personne et son royaume à qui vaincra en un jour cent chevaliers. Lanzelet l'emporte ; il lui faut épouser la reine, laquelle a si grand peur de le perdre qu'elle lui retire ses armes et le fait surveiller en permanence par 40 chevaliers. Aucune déclaration d'amour n'accompagne l'épisode. La reine prend le héros dès qu'il est couché auprès d'elle et le trouve fort à son goût (v. 5545-51). L'épreuve de Plûris est en fait la pierre de touche de l'amour de Lanzelet et d'Iblis. A l'inverse d'Ade, tous deux surmontent l'épreuve. A Dôdône comme à Plûris, Lanzelet par deux fois gagne et se marie, de plein gré pour Iblis, contre son gré à Plûris. Le mariage forcé, la prison d'amour consacrent en fait la pureté et la constance des amours de l'union précédente. La reine de Plûris échoue, car Lanzelet parvient à s'échapper ; Iblis gagne à jamais. Reine contre reine, la confrontation d'Iblis et de la reine de Plûris fait de cette dernière le double inversé de la première. Le troisième mariage de Lanzelet est ainsi l'aboutissement d'une gradation signifiante. Il en est aussi, malgré Plûris, la conclusion. Lanzelet libérera en effet deux dames encore, mais sans pourtant les épouser, la ravissante demoiselle que le fier baiser libère de sa forme monstrueuse et la fille de Malduck. L'équilibre des rencontres féminines est donc savamment élaboré : aux trois mariages consentis suivent un mariage forcé, puis deux rencontres victorieuses, mais sans union. La triplicité marque ainsi le roman et sa structure, marquée par trois étapes qui prennent la coloration propre à chacune des trois fonctions, la sensualité voluptueuse pour la première, l'épreuve de la vaillance pour la seconde et la foi jurée pour la troisième.

Jean-Marc PASTRE
Université de Rouen